MENSANS

NUMÉRO 8, MAI 2009, ISSN 1771-8813

EN ATTENDANT...

ÉDITÉ ET PUBLIÉ PAR MENSA FRANCE, 20 RUE LÉONARD DE VINCI, 75116 PARIS.
WWW.MENSA.FR

Mensa France

QUELQUES MOTS SUR L'ASSOCIATION

L'ADHÉSION.

Mensa France est une association à but non lucratif (loi 1901) affiliée à Mensa International. Pour pouvoir en être membre, il faut avoir passé dans des conditions régulières un test psychotechnique approuvé par le psychologue international de Mensa et avoir atteint un score se situant dans les 2 % les plus élevés.

Lors des séances organisées par Mensa France, nous faisons passer trois de ces tests. Il suffit donc d'en réussir au moins un pour pouvoir devenir membre de l'association, en France ou dans un autre pays.

La réussite aux tests donne un accès à vie à l'association. Au terme d'une première adhésion, le membre n'est pas obligé de renouveler sa cotisation. Il peut cotiser à nouveau quand il le souhaite.

Pour toute information : **adhesion@mensa.fr**

LES MOYENS

Mensa France tire ses ressources des cotisations et des séances de tests.

Il n'y a aucun salarié. Toutes les activités sont organisées par des bénévoles. Le fonctionnement de l'association est assuré par l'équipe du Comité National et ses délégués.

Mensa International perçoit 6 % du montant des cotisations enregistrées par Mensa France. Les régions en perçoivent quant à elles 20 %. Le solde est utilisé pour le fonctionnement de Mensa France, notamment l'édition de ce magazine.

Mensa France consacre une large part de son budget à l'édition de ses publications (Contacts, Mensans, Annuaire). Le reste sert entre autre à financer le site internet, l'organisation de l'assemblée générale annuelle et les conventions nationales semestrielles, mais aussi l'Université d'été et des conférences.

les tests

Mensa France organise des séances de test d'admission dans la plupart des régions.

L'adhésion peut également se faire sur dossier.

Tous les détails peuvent être obtenus sur simple demande à : **tests@mensa.fr**

RESPONSABILITE

Mensa n'a pas d'opinion. Mensa France permet à des personnes au QI élevé de se rencontrer.

Les textes sont publiés et les activités sont organisées sous la responsabilité de leurs auteurs et organisateurs respectifs.

Mensans, ISSN 1771-8813.
Édité par Mensa France
Siret : 312 478 894 00032.
NAF 804D
Dépôt légal mai 2009.
Imprimé par **France Quercy**, Mercues, à 1 200 exemplaires.

Mensa France,
association loi 1901,
20 rue Léonard de Vinci
75116 PARIS
Contact : **mag@mensa.fr**
Site web : www.mensa.fr
Directeur de publication :
Alain Séris
Rédacteur en chef :
Françoise Courtaux
Suivi de fabrication :
Emmanuel Marc Dubois

Ont également participé à l'élaboration de ce numéro : Jean-Marc Baggio, Nadège Berthaud, Michèle Boulogne, Bruce Bracken, Angélique Desprez, Sonia Deshayes, Christine Doucet, Catherine Froment, Ariane Geay, Monique Henry, Barbara Langford, Daniel Lauton, Michèle Nahon, Francis Pacherie, Jacques Quintallet, Guillaume Schenk, Stéphanie Tuya, Marc Vidal, Valentin Vidal, Frédéric Vouille.

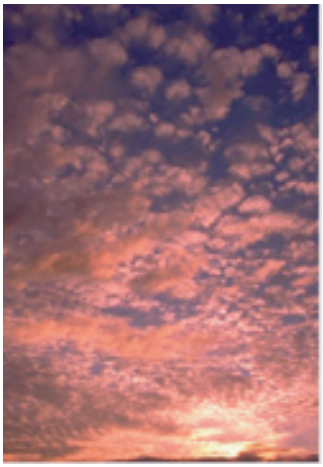


Photo photolibre.fr.

Édito

Le numéro sur LA COULEUR n'a suscité qu'un courrier, celui de Michelle Nahon, rappelant l'importance du gris et de ses nuances.

Une critique nous est parvenue : quelqu'un n'aime ni le ton, ni les sujets, et conteste l'opportunité de publier une revue inutile et inintéressante. La rédactrice, mise en cause, reconnait volontiers – mais pas plus – la faiblesse de sa culture : confondre exhausser et exaucer serait-il dû à la vogue des talonnettes, ici intellectuelles ? ; les capucines sont comestibles, mais orange.

Vous avez été nombreux à relever le défi « En attendant... » sur des tons variés. Beaucoup d'humour avec les productions du SIG Casumir ou d'Angélique, et la blague soviétique de Jean-Marc. Des interrogations sérieuses sur l'état du monde et l'avenir de l'humanité (Guillaume, Monique H.), dont un appel à l'action (Daniel). Enfin des états d'âme, réels (Barbara, Stéphanie) ou fictifs (avec Christine, à lire deux fois) et des brèves sur le quotidien (Ariane ou Nadège).

Dans le numéro 9, je vous propose un nouveau défi : « Cuisine et Esprit ». Envoyez vos contributions à **mag@mensa.fr** avant le 15 septembre 2009.

SOMMAIRE

À propos de Mensa	2
Éditorial	3
Gris-Gris	3
En attendant le prix Nobel pour Casumir	5
Remue-méninges	10
La salle d'attente	11
Personnellement...	15
Ce que j'attends ?	16
Sur le quai	17
La tante à qui ?	18
La vertu perdue du XXIe siècle	21
En attendant...	22
Le sage, le fou et moi	22
En attendant qu'il soit trop tard ?	23
La fin de l'attente	25
Solution de la p. 5	26
En attente de réponse	31
En attendant ma Lada	31

Gris-gris

MICHELLE NAHON

Je n'avais encore lu que la page 17 intitulée « poésie » du dernier Mensans lorsqu'un rêve m'interpella sur le gris. Je ne suis ni peintre, ni coloriste, ni artiste pour parler du gris et pourtant je me sentais invitée à le faire en béotienne.

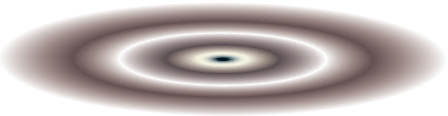
Deux des textes de cette page faisant allusion au gris ne sont pas très positifs pour cette couleur (est-ce bien une couleur au fait ?) : « un moment gris et cassé » écrit Alain de Wally. Quant à Agnex, le petit gris n'a pas ses faveurs, il se prend pour un grand. Est-ce pour cela, moi qui adore les nuances de gris surtout dans les échanges où répondre « blanc ou noir » aussi bien que « oui ou non » m'est quasi impossible, que mon inconscient a attiré mon attention ?

Est-ce en raison d'une enfance trop longtemps prolongée puisqu'il paraît que le nouveau-né vit dans le gris et que l'enfant prend conscience du monde des couleurs au cours de ses trois premières années ? Nous n'oublions jamais d'ailleurs le gris de notre enfance. Lorsque nous fermons les yeux, même dans l'obscurité, notre vision intérieure est grise.

Est-ce en raison de mon signe astrologique, la Balance, qui me rend incapable d'aller aux extrêmes et me maintient dans la nuance centrale ?

Est-ce en raison de ma passion pour les couchers de soleil, certes, ils ne sont pas gris mais ils nous proposent souvent un tel nuancier de couleurs que j'aime les teintes intermédiaires même dans le gris ? Je ne suis pas près d'oublier ma déception en allant au Togo alors que je me réjouissais de voir mon premier coucher de soleil africain. J'avais décidé de monter sur la terrasse de l'hôtel pour mieux le contempler. Le temps que l'ascenseur pourtant rapide me déposât au dernier étage, le soleil avait plongé dans la mer sans laisser aucune trace et, en quelques minutes, déjà l'obscurité gagnait. Je redescendis tristement en me demandant s'il était possible d'expliquer en partie la psychologie des Africains vivant à l'équateur par leur soleil sans nuance. Il fait clair ou il fait noir, point à la ligne… J'ai constaté les jours suivants que le lever du soleil éliminait en quelques secondes l'obscurité de la nuit et la remplaçait par une lumière éclatante, pénible pour les yeux qui n'ont même pas le temps de s'adapter au passage du noir au blanc, sans le gris intermédiaire de l'aube !

Ferai-je allusion à mon cerveau pour justifier de mon intérêt pour le gris ? Je n'ose pas : tous, vous avez immédiatement pensé à notre matière grise, cette matière qui revêt tant d'importance pour nous !



Est-ce en raison de mon intérêt pour les rêves et en particulier les miens que je note avec soin ? La plupart du temps les rêves ne sont pas en couleur, c'est plutôt rare, ni d'ailleurs en noir et blanc, couleurs trop crues. Ils s'imprègnent dans notre mémoire au matin dans une multitude de nuances de gris qui ne nous gênent nullement. Nous y reconnaissons les choses et les personnes sans avoir besoin de la couleur ou alors ils sont un peu brumeux, comme s'ils venaient de couches profondes de l'inconscient et qu'ils avaient besoin d'être éclairés et clarifiés par la conscience. Nous retrouvons là encore les étapes de notre petite enfance.

Oui, revenons à la petite enfance pour mieux saisir l'importance du gris : le gris est le centre du monde de la couleur pour le tout-petit, sa référence. Henri Pfeiffer dans *Harmonie des couleurs* propose le schéma d'une sphère idéale de la couleur qui me convient tout à fait. Il place au centre de la sphère le gris, retrouvant la structure de nos origines. Pour lui, les valeurs pures sont le blanc, le gris et le noir. Ensuite, chacun du centre de cette sphère se tourne vers ses couleurs favorites ou les explore toutes.

La grande question que je me pose maintenant dans cette réflexion est la suivante : lorsque nous arrivons à unifier les opposés dans notre conscience, ce qui suppose une grande ouverture d'esprit et un discernement hors du commun, par exemple concilier le noir et le blanc, le jour et la nuit, le bien et le mal, à quoi arrive-t-on ? À une grisaille brumeuse d'où plus grand-chose n'émerge ou à un nuancier extraordinaire de gris où nous sommes capables de discerner ce qui appartient à chacun des opposés auxquels se sont ajoutées de nouvelles nuances de gris inattendues, le tout valant plus que l'addition de chacune des parties, ce qui fait émerger de nouvelles données nées de cette synthèse ?

Les alchimistes – mais oui, eux ! – ne donneraient-ils pas la clé aussi bien des étapes de la petite enfance que du processus de conciliation des oppositions de la vie ? Vous êtes intrigués. Réfléchissez… oui, je sais, vous ne faites que cela… Que voulaient faire les alchimistes ? Transformer le plomb en or. Quelle est la couleur du plomb ? Gris ; gris bleuté je vous l'accorde, mais nous sommes dans les tons de gris. Ils l'associaient à Saturne qui les symbolise souvent, isolés dans leur laboratoire/oratoire sombre et gris, réfléchissant, méditant œuvrant, manipulant. Et par différentes étapes, ils voulaient arriver à créer le métal le plus éclatant, inaltérable, le métal solaire, l'or, symbole de la conscience et de la connaissance.

Bibliographie : un seul livre consulté.

Chevalier (Jean), Gheerbault (Alain), Dictionnaire des Symboles, Paris, Ed. Robert Laffont, Collection Bouquins, 1982.

Michèle Nahon

En attendant le prix Nobel pour Casumir

JACQUES QUINTALLET

(ce qui ne saurait tarder avec de tels coups de maître)

– En attendant ?
– Oui, en attendant.
– Quoi ?
– Quoi, en attendant ?
– En attendant quoi ?
– Quoi, en attendant quoi ?
– Quoi ? En attendant quoi ? On attend quoi ? Qu'est-ce que c'est qu'on attend, en attendant ?
– Je ne sais pas, moi, en attendant quoi. C'est Vidal qui a dit. Il a dit comme ça, Vidal, il a dit que Casumir n'avait pas encore atteint la gloire littéraire planétaire ni le prix Nobel, et que donc il fallait écrire « En attendant ».
– En attendant quoi ?
– Eh bien, « En attendant », avec des guillemets, pas en attendant quelque chose, juste « En attendant », comme ça.
– Ah ? Alors il faut écrire « En attendant », avec des guillemets ? C'est Vidal qui l'a dit ?
– Oui, Vidal l'a dit.
– Mais c'est tout ce qu'il a dit ?
– Presque ; apparemment, en plus, il y avait des points de suspension après « en attendant », à l'intérieur des guillemets.
– Ah bon ? Des points de suspension ?
– Oui. Il paraît que c'est la rédac' chef qui l'a dit. « En attendant », elle a dit, et les points de suspension. À Vidal[1].
– Ah, je vois. Alors c'est une sorte d'exercice imposé ?
– Oui. Du moins si on en croit Vidal.
– Et la gloire de Casumir en dépend ?
– Oui, la gloire de Casumir en dépend, a dit Vidal. Et le prix Nobel.
– Si la rédac' chef l'a dit à Vidal et que Vidal l'a dit, alors il faut le faire.
– Oui. Faisons-le.
– Comment s'y prendre ?
– Eh bien essayons de mettre quelque chose à la place des points de suspension.
– Voilà, c'est une idée. Quoi ?
– Quoi, « quoi » ?
– On met quoi à la place des points de suspension qu'il y a après « En attendant » ?
– C'est toute la question. Je pense que c'est à ça que la rédac' chef voulait qu'on réponde. Et aussi Vidal.
– Vidal, je croyais qu'il voulait faire accéder Casumir à la gloire littéraire planétaire ? Et au prix Nobel ?
– Oui, mais il pense qu'on ne pourra le faire qu'en disant en attendant quoi.
– Quel con.
– Oui. Mais sympathique.
– Oui.
– Et la rédac' chef ?
– Quoi, la rédac' chef ?
– Sympathique aussi, la rédac' chef ?
– Je ne sais pas. Sûrement sympathique, oui[2].
– Et conne ?
– Ça je ne sais pas. Sûrement pas, puisqu'elle est à Mensa et que son journal s'appelle Mensans[3].
– Ça jette. Mais Vidal aussi, il est à Mensa ?
– Oui. C'est pour ça qu'il est plus sympathique que con.
– C'est vrai. Du reste je te rappelle que toi aussi tu es à Mensa. C'est même pour ça que tu as le droit d'écrire « En attendant » dans Mensans.
– C'est vrai.
– Alors faisons-lui plaisir.
– À qui ?
– À Vidal, puisqu'il est plus sympathique que con.
– Oui, j'allais t'en prier. En plus ça te permet d'œuvrer à ta gloire littéraire planétaire et au prix Nobel, puisque toi aussi tu es à Casumir, en plus d'être à Mensa. Même, à la limite, tu es plus à Casumir qu'à Mensa, même si c'est obligatoire d'être à Mensa pour être à Casumir.

1 La rédac' chef n'a jamais rien dit à Vidal.

2 Supposition totalement gratuite, on voit bien que vous ne la connaissez pas.

3 Il serait préférable que vous ayez raison.

– C'est vrai. Donc : en attendant, et en attendant quoi ?
– Je ne sais pas.
– Alors informons-nous.
– Comment ?
– En allant voir Gougoule, c'est ce que tout le monde fait quand il veut s'informer.
– Alors allons voir Gougoule et tapons « en attendant », avec les guillemets mais sans les points de suspension.
– D'accord. Que dit Gougoule ?
– Gougoule ne te laisse même pas finir de taper « en attendant », il te propose des solutions.
– Lesquelles ?
– Celles que beaucoup d'autres ont déjà cherchées.
– Et donc ?
– Donc, Gougoule dit : « en attendant demain », « en attendant Godot », « en attendant les soldes », « en attendant minuit », « en attendant le songe », « en attendant bébé » et « en attendant l'or ». Je t'épargne les doublons comme « en attendant demain saison 2 » et « en attendant demain le film » et « en attendant Godot résumé ».
– Résumé ? *En attendant Godot* résumé ? Mais c'est idiot de le résumer, non ?
– Oui, ça n'a aucun intérêt.
– Pourtant tu l'as déjà fait. Dans un livre.
– Oui, aux éditions Bréal, collection « Connaissance d'une œuvre », 4,90 euro, 4,66 sur Amazon port offert, c'est un cadeau. Et ça évite aux élèves de lire *En attendant Godot*, puisque je le leur résume.
– Mais c'est dommage, non ? C'est un chef-d'œuvre, En attendant Godot ?
– Oui, c'est un chef-d'œuvre, mais les élèves ne le savent pas, ils préfèrent qu'on le leur résume. Et qu'on leur dise pourquoi c'est un chef-d'œuvre ; mais sans le lire, s'ils peuvent éviter de le lire.
– Donc en faisant un livre sur *En attendant Godot*, sous couvert d'aider à la vulgarisation de la culture, tu détournes en fait les jeunes de cette même culture, et d'abord de la lecture ?
– Oui, sauf de celle de mon livre.
– C'est honteux.
– Oui, mais c'est payé. Mal, mais payé. Et je vais récidiver avec *Fin de partie*, parce que la pièce est au programme du baccalauréat littéraire l'an prochain, et que Bréal veut avoir Fin de partie dans la collection « Connaissance d'une œuvre », 4,90 euro, 4,66 sur Amazon port offert, pour empêcher les élèves de le lire.
– Tu vas le faire ?
– Oui.
– C'est honteux.
– Oui, mais c'est payé. Mal, mais payé. D'ailleurs dépêchons-nous, parce qu'il faut que j'aie fini les cent vingt-huit pages dans deux heures.
– Mais tu n'as pas commencé ?
– Non, mais ce n'est pas grave, de toute façon les élèves ne verront pas la différence ; ni leurs professeurs, qui sont les premiers à les dégoûter de lire. Mais comme je suis consciencieux et que je veux avoir au moins trois minutes à la fin pour peaufiner mon manuscrit, tout de même, dépêchons-nous.

– Mais est-ce que tu veux user du même stratagème que dans cet article où on dit en attendant quoi ?
– Quel stratagème ?
– Tu sais, « tirer à la ligne », ça s'appelle. Par exemple en abusant des stichomythies ?
– Les stichomythies ?
– Oui. Les dialogues où chacun ne dit qu'un ou deux mots, pour aller plus souvent à la ligne.
– Un ou deux ?
– Oui, un ou deux.
– Pour aller plus souvent à la ligne ?
– Oui, à la ligne.
– Non, ça Bréal ne voudrait pas. Ils veulent des livres sérieux. Si les cent vingt-huit pages sont écrites en moins de deux heures ou s'il y a des stichomythies ils s'en aperçoivent.
– Et alors ils ne publient pas le livre ?
– Si, ils le publient, parce que les élèves ne verront pas la différence ; ni leurs professeurs. Mais ils paient moins. Alors vu que déjà sans stichomythies c'est mal payé…

– De toute façon je me trompe, « stichomythie » ce n'est que dans les vers.
– Il faut qu'on refasse tout en vers ?
– Non, tu n'aurais pas le temps de finir ton livre.
– C'est vrai.
– Donc enchaînons.
– Oui. Observons d'abord à quel point l'écriture journalistique vampirise certains titres de livres qu'aucun journaliste n'a jamais lus…
– Ils ne les ont pas lus ?
– Non, parce qu'avant ils étaient élèves et que leurs professeurs les en ont dégoûtés ; et ils ont lu mes livres pour avoir les résumés.
– C'est vrai.

– Donc je disais, et je te prie de ne plus m'interrompre, que les journalistes vampirisent les titres sans savoir ce qu'ils veulent dire et les recasent à tous les coins de phrase, parce que ça donne l'illusion qu'ils sont cultivés. « En attendant les montants compensatoires », ça donne, ou « D'un krach l'autre », ou Mensans qui donne pour thème « En attendant… »
– C'est honteux.
– Oui.
– Mais ça n'a rien à voir avec « En attendant… ».
– C'est vrai. Bon, alors je clique sur « recherche Gougoule », et là, toc !
– Quoi, toc ?
– Eh bien, les mêmes que tout à l'heure ! Ah non, tiens, pas tout à fait. Il n'y a plus « en attendant les soldes », une fois qu'on n'est plus dans la recherche mais dans les résultats.
– Ce doit être parce que les soldes sont un piège à cons ?
– Oui, sûrement. Moi en tout cas, quand j'y arrive, dans les soldes, il n'y a plus que des trucs très moches que même si on me les donnait je ne voudrais pas, c'est pour ça qu'ils sont en soldes. Il n'y a plus non plus « en attendant minuit ».
– C'est trop tard, minuit. Moi, à minuit, je dors.
– Oui, moi aussi. Et il n'y a plus non plus « en attendant le songe », parce qu'on ne rêve plus.
– Sauf parfois des rêves érotiques.
– Oui, mais rarement. En revanche, il y a bien « En attendant Godot », dans Wikipedia, avec un résumé encore plus court que celui que j'ai fait dans mon livre aux éditions Bréal, 4,66 euro port offert. Et Wikipedia ne renvoie même pas à mon livre.
– C'est embêtant, parce que les lycéens, ils iront plutôt sur Wikipédia qu'acheter ton livre ?
– Oui, dès que c'est plus court ils y vont, les lycéens. Wikipedia, c'est la science à la portée des lycéens. Heureusement qu'avec toute la publicité habilement dissimulée dans ce texte, les Mensans, eux, l'achèteront, mon livre. Et même le deuxième quand il sera paru.
– Mais les Mensans, ils iront lire directement *En attendant Godot*, non ?
– C'est vrai. Mais pas tous. Il y en a aussi qui préfèrent les résumés, des Mensans.
– Alors ils iront voir Wikipedia.
– Oui. Tant pis, je ne deviendrai pas riche cette fois-ci, il faudra que j'attende la gloire littéraire planétaire de Casumir, et le prix Nobel, comme Le Clézio, qui est ennuyeux mais qui va être riche parce qu'il a le prix Nobel. Continuons. Donc je

illustration : Sonia Deshayes

continue : « en attendant l'été ». Ça, c'est bien. Mais je vois que c'est de la communication visuelle en milieu culturel à Vichy, Allier. Je pense que ce sera pire que Wikipedia.

– Moi aussi. Ensuite ?

– Il y a bien « En attendant l'or », mais c'est « la revue trimestrielle de la création de la scène littéraire alternative ». À mon avis ils attendront l'or longtemps.

– Oui. Ils s'en consoleront en collectionnant les poncifs et les cascades de génitifs. De toute façon ces gens ne sont pas intéressés par l'argent, ni a fortiori par l'or, sauf dans les métaphores bidon parce que Breton s'est cru plus malin que tout le monde en faisant mettre sur sa tombe « Je cherche l'or du temps ». Quel con.

– Tant mieux, l'or et l'argent, il en restera plus pour mes livres aux éditions Bréal. Et pour Casumir, quand il aura atteint la gloire littéraire planétaire ; et le prix Nobel.

– Bon. Ensuite ?

– Ensuite il y a « En Attendant Bébé », avec des majuscules partout ; ce sont des vêtements pour femmes enceintes.

– Mais une femme enceinte, c'est gros et c'est laid, non ? À quoi bon essayer de cacher ça avec des vêtements ?

– C'est parce qu'elles pensent n'être ni grosses ni laides, mais rayonnantes de féminité accomplie dans leur future maternité, tu ne peux pas comprendre. Et ça fait marcher le commerce.

– Bon. Ensuite ?

– Ensuite il y a « en attendant H5N1 ».

– H5N1 c'est la grippe aviaire, non ?

– Oui. C'est un blog sur la médecine. Il dit aussi que Margaret Thatcher est méchante et qu'elle a bien mérité ses attaques cérébrales, et que l'accès aux soins est menacé parce qu'il faut désormais payer cinquante centimes et que les pauvres ne peuvent pas payer cinquante centimes. En fait c'est un ancien médecin qui est devenu romancier et qui fait des romans sur la médecine. Il est journaliste, aussi. Et blogueur – ça se dit comme ça, non ?

– Ça craint. Comme tous les journalistes.

– Oui. Mais il y a sûrement bien pire. En tout cas ses livres sont plus chers que ceux des éditions Bréal, donc ce n'est pas un rival sérieux. Pour Casumir on ne sait pas, ils n'ont pas encore publié de livre.

– Nous n'avons pas encore publié de livre, tu veux dire.

– Oui. Poursuivons. « En attendant lundi » : il s'agit de créer aléatoirement des pochettes de disques ; le mode d'emploi est très simple. On ne voit pas le rapport. De toute façon, tant qu'on n'est pas retraité, il faut être fou pour attendre lundi.

– Ensuite ?

– « En attendant Mado ». C'est un groupe éclectique à vocation stéréophonique de Bordeaux, un big band intimiste qui fait du swizzakapouche alternatif, triste et violent.

– Du swizzakapouche ?

– Oui.

– Triste et violent ?

– Disent-ils.

– Alors laissons-les faire, nous ne sommes pas de taille à discuter.

– Oui. Et puis « en attendant la censure », qui craint qu'on s'aperçoive plus vite de leur manque d'éthique que de leur manque de talent ; et ils ont aussi des pubs pour le baptême de l'air et le paintball.

– La rédac' chef de Mensans, tu crois qu'elle va censurer ?

illsutration Sonia Deshayes

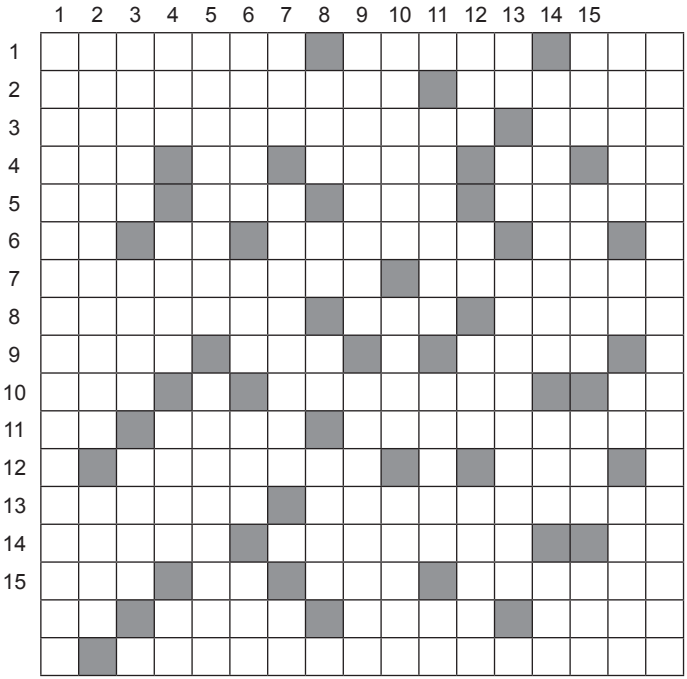
– Peut-être qu'elle va trouver ça trop long, à force de tirer à la ligne, forcément.
– Mais elle publiera quand même, comme Bréal ?
– Je ne sais pas. Ah tiens, il y a aussi une recherche actualités, qui m'informe de ce qu'on aurait pu faire si on n'était pas si feignant : « Se dégourdir les jambes sur des rythmes d'aujourd'hui en attendant le gala de danse, voila le programme que proposait le club Sailly-dancing samedi ».
– Tant pis. Et c'est tout ?
– Oui, c'est tout. Pour la page 1. Mais personne ne va jamais au-delà de la page 1.
– Et tu crois que ça suffira pour le prix Nobel, pour Casumir ?
– Largement. La plupart des prix Nobel n'ont rien écrit d'intéressant, aucune raison de se démarquer.
– Mais le prix Nobel récompense « une œuvre littéraire faisant la démonstration d'une impressionnante force idéaliste », et Casumir n'a pas démontré d'impressionnante force idéaliste ; il est même plutôt cynique, non ?
– Non, Casumir n'a pas démontré d'impressionnante force idéaliste ; mais Beckett non plus, et il a eu le prix Nobel.
– C'est pour ça que tu écris un peu comme lui, en moins bien ?
– Oui, parce que si j'écrivais comme Sartre, ça m'obligerait à décliner le prix ; prix qui pourtant, lui, est bien payé. Quel con.
– Oui, mais normalien. Et agrégé. Ce sont des gages de sérieux. Même les futurs agrégés ont acheté mon livre sur En attendant Godot l'année où la pièce était au programme de l'agrégation, pour avoir le résumé plutôt que de lire la pièce, et pour empêcher ensuite leurs élèves de la lire.
– Et Pontoppidan ?
– Quoi, Pontoppidan ?
– Il a aussi eu le prix Nobel, en 1917, et il n'a pas eu la gloire littéraire planétaire.
– Oui, mais il avait un nom ridicule. Et 1917 était une mauvaise année pour le prix Nobel. Casumir ne l'acceptera qu'en temps de paix.
– Bon. Alors ça va être fini ?
– Oui, ça va être fini.
– Alors finalement, qu'est-ce qu'on attend ?
– Le prix Nobel. Ou, à défaut, la mort, c'est là qu'on a le moins de risques de se tromper, il n'y a que le délai qui varie.
– Mais ce n'est pas une fin drôle ?
– Non, ce n'est pas une fin drôle. Si la fin était drôle Casumir n'obtiendrait pas la gloire littéraire planétaire, ni le prix Nobel.
– Bon. Alors ne finissons pas de manière drôle.
– D'accord.
– Mais on se fiche un peu de la tête des lecteurs ?
– Ce n'est pas grave, ils ne lisent pas, les lecteurs.
– Même les lecteurs mensans ?
– Surtout les lecteurs mensans, ils pensent trop vite pour lire.
– Bon. Alors finissons-en et allons-nous-en.
– Finissons et allons.
– On y va ?
– Allons-y.
(Ils ne bougent pas.)

Jacques Quintallet

QU'EST-CE QUE CASUMIR ?

Le SIG Casumir (Club Anti-Social d'UMour et d'IRonie) a été fondé en 2000 par Jacques Quintallet et Laurent Nadot ; Casumir recrutant par cooptation et avec une parcimonie qui confine au refus de principe, c'est suite à la défection du second qu'une campagne de détection de talents approfondie (mais rapide, étant donné la rareté du matériau disponible) y a glorieusement agrégé Marc Vidal.

Casumir se consacre à l'étrange et, qui pis est, peu rentable entreprise de faire rire les honnêtes gens ; d'où l'on déduit que ceux qu'il ne fait pas rire sont des malhonnêtes – sans préjudice de probables autres tares.



HORIZONTALEMENT

1. Attendues par les garnements, espérées par les masochistes – Lancée pour attendre – Lancé quand on ne peut plus attendre 2. Ne bougera pas le premier – Attend en espagnol 3. Fait virer au rouge à la moindre attente ou contrariété – Celui qui y est condamné attend souvent son retour 4. Des rochers qui attendent dans le sable – A attendu 1988 pour ne plus être vraiment une île – Le Cardinal Balue y attendit 11 ans – Fabricant de rumeurs – Article étranger 5. Au Nigeria ou aux Pays-Bas – Dans la poche du Scandinave – Version moderne de la langue d'Esope (on peut en attendre le pire et le meilleur) – A cru, n'est pas attendue 6. Largeur – Perçu – Lieu d'attente pour prisonnier rétif – Largeur chinoise 7. On n'en attend pas de l'arbitraire – Attend de l'oxygène pour se développer 8. Attendu sur un bon système de tuyauterie – Possessif – Trop tard ! 9. Attendit Othello pour assouvir sa vengeance – Lieu d'attente oisive – Pas besoin de l'attendre pour qu'elle surgisse 10. Nécessite une très longue attente avant de passer à la suivante – N'attendit pas pour se faire proclamer 1er président de sa nouvelle république – Pousse à l'action sans attendre 11. Dans le doute – Il sait prendre son temps avant de se faire sculpter (mort ou vif) – Diminués au fil du temps 12. Attend le bon pli – Apporte la solution après l'attente 13. Préservent des agressions du temps – Attendue chez Daudet 14. Attendu chez Beckett – Œuvre qui prend un temps infini – Attendu par ceux qui se ruaient vers l'Ouest 15. Son carnaval est attendu toute l'année par les Cariocas – Conjonction – Obtenue avec ou sans attente – N'attend pas le propriétaire pour récolter 16. Attend sa suite – Noix – On peut y mouiller pour attendre – Quand lui seul le sait, n'attendez qu'incertitude ! 17. Rendent l'attente encore plus douloureuse.

VERTICALEMENT

1. Forme d'attente plus adaptée aux unijambistes 2. Tâche entière du veilleur – Y être affublé d'un bonnet ne soulage pas l'attente 3. En attendant le contrat définitif ? – Là, ça n'attend pas ! – Calendrier qui n'attend pas les laïques 4. Possessif – N'attendit pas L'Atalante pour exprimer sa révolte – Talent virtuose qui s'exprime sans attente – Exclamation spontanée 5. Enduit avec le temps – Perlera avec le temps 6. Petit canal – Espagnol qui chanta de douloureux champs – Groupement désordonné de M's – Attendu après le suivant 7. Une 2ème fois à l'envers – Enlaça – Pour une communication itinérante et immédiate 8. Rapporte fidèlement – Pronom – Attend de grossir pour devenir un grand cours – Pas polie 9. Attendent et supportent – La mosquée des 3 portes vous y attend 10. Blanchit sans attendre – Centre fromager du Nord – Attendus pour nouer 11. Attendus dans les aquariums – Conservation criminelle – Possessif 12. Attend souvent le rut pour s'exprimer ainsi – Attendu dans de nombreux jeux – Attendu à Saint-Moritz comme à Passau – Geste auguste dont on attend le résultat 13. Attend les matières qui la suivent – Pas plus attendu que la tuile – Réchauffera 14. Attendit en faisant tapisserie – N'attend pas forcément son Robinson – Partie de Rodez 15. Vous n'attendrez pas pour le remarquer s'il est appeal – N'attend aucune contrainte externe quand il est arbitre – Dans la poche du Nippon – Premier d'une série 16. Attendu à la place du bow-window – Rouge et blanc (en guise de réminiscence du dernier n° !) – Cale de positionnement – Ce linge attend son contenu avant de bouillir 17. Lieu d'attente active.

Mots croisés de Michèle BOULOGNE

La salle d'attente

ANGÉLIQUE DESPREZ

20 mai 2005

C'est un monsieur d'un certain âge, seul. J'écris « d'un certain âge », et je m'avise que l'expression s'emploie avec les dames plutôt qu'avec les messieurs. Il semble que ceux-ci passent directement de jeune à vieux, sans passer par l'antichambre d'« un certain âge » - en raison du fait sans doute qu'elle est déjà entièrement remplie de toutes ces dames qui ne deviennent jamais vieilles. Mais à la limite c'est sans importance. Il est seul, et la solitude est sans âge. Quoiqu'il s'agisse moins de solitude que d'isolement.

C'est cela qui le pousse à prendre la parole, sans crier gare, alors qu'il était resté jusqu'à présent sagement coi sur son quant-à-lui, ainsi qu'il est de mise dans une salle d'attente. Le voici qui entreprend d'expliquer à la cantonade qu'il n'en a pas pour longtemps, juste une ordonnance à prendre, le médecin vient d'avoir ses résultats, il a téléphoné chez lui ce matin. « Ah oui », se manifeste la dame d'à côté, d'un ton suisse qui résume l'indifférence polie et vaguement gênée de la cantonade.

…

Il reprend, tournant sa casquette dans ses mains : ça va pas être long, il prend son ordonnance il repart. « Mmh », entend-on côté suisse.

…

…

C'est pas rien d'avoir mal comme ça, il a pas dormi de la nuit quasiment, mais bon il s'est quand même levé ce matin, pour son ordonnance, dit-il à sa casquette. « Mmh mmh », opine sa voisine, toujours aussi suisse.

…

…

Bien obligé de se lever hein, c'est comme ça quand on est seul, faut bien se débrouiller que voulez-vous, tente encore la casquette. « Mmh mmh », ponctue sa voisine, plus suisse que jamais.

Tic, lance le patient seul.

Tac, émet la patiente suisse.

La dame en face de lui ne toque pas. Et contrairement à la Suisse, ne le regarde pas : sa tête reste orientée en face, mais vide de regard et d'expression. Ne trouvant dans son répertoire aucun comportement adapté à la situation, elle s'en extrait. Elle ne laisse que son corps sur les lieux, avec juste ce qu'il faut d'âme à l'intérieur pour assurer la maintenance minimum de l'organisme, garder les yeux ouverts et ne pas avoir la mâchoire qui pend[1].

J'occupe le quatrième côté de ce carré de vie en suspension. Lâchement, j'écris cette scène au lieu d'y participer. Intérieurement, je consulte mon gênomètre : l'embarras social est plus élevé que dans une salle d'attente ordinaire. Par salle d'attente ordinaire, j'entends une pièce où chacun s'efforce de faire abstraction de l'existence des autres, tout en gardant la sienne bien emballée à l'intérieur, afin de ne pas déranger – ainsi tout le monde est bien rangé et proprement plié dans sa boîte, ce qui fait quand même moins fouillis. Car partager cet espace anonyme avec des inconnus, même momentanément, constitue au mieux une expérience assez désagréable, au pire une véritable épreuve, pour la plupart de mes concitoyens – je dis mes concitoyens, car il est évident que chaque culture a une façon particulière d'envisager le lien social. Ou de ne pas l'envisager en l'occurrence. D'ailleurs, même sans aller chercher l'exotisme, ne serait-ce qu'en France on a l'exemple du midi, avec

1 De toute façon le corps tout seul c'est bien suffisant pour une visite chez le médecin. C'est ce qu'on appelle le corps médical.

ses cigales, son romaring, son accint rocailleux et tout ce qui s'ensuit, qui est réputé pour sa chaleur (humaine je veux dire) et sa convivialité.

Vu depuis la Normandie, des Français comme ça c'est quasiment des étrangers. C'est la fameuse fracture sociale entre la France du haut et celle du bas. Le déséquilibre Nord/Sud. Je sais ce que vous allez me dire : vous allez m'informer que les expressions « fracture sociale », « France d'en haut et France d'en bas », et « déséquilibre Nord/Sud » se rapportent à des réalités économiques, et sont donc sans rapport avec les désarrois de la sociabilité dans les salles d'attente normandes.

Avant de répondre à cette objection, je ne peux éluder une petite parenthèse sur cette fameuse France avec étage et rez-de-chaussée. L'innovation de M. Raffarin n'aura certes pas constitué à établir que la France est coupée en deux – cette scission permanente, les Français la découvrent et la pratiquent dès leur âge le plus tendre, de sorte que la plupart des terrains de réflexion deviennent des stades où deux équipes s'affrontent dans une lutte sans concession, quoique souvent désabusée : de l'affaire Dreyfus à la peine de mort en passant par les Shadocks, tout est bon pour se renvoyer la balle de la discorde. Ce n'est pas pour rien d'ailleurs que c'est le pays du référendum : on est généralement pour ou contre, rarement bien au contraire.

Le nouvel élément apporté par le Premier ministre, donc, c'est le tracé de cette division : il y a un haut, il y a un bas, et toute la pulpe, elle reste en haut.

La France est donc scindée (outre en un haut et en un bas) entre :

1) ceux qui pensent que la pulpe devrait être redistribuée équitablement, car il est injuste qu'un petit nombre ait tout, laissant le plus grand nombre sans rien, ou si peu.
2) ceux qui pensent que c'est à la bouteille de se secouer un peu, car il est injuste d'obtenir sans efforts ce que d'autres ont obtenu en se donnant du mal.

Vous noterez que présenté comme ça, la plupart des gens se trouveront d'accord avec les deux camps. Cela pourrait être déstabilisant si l'enjeu principal était de se former une opinion et de l'argumenter. Mais ce qui compte en France, c'est moins d'avoir des solutions à juger, que des problèmes à désapprouver. Aussi grâce à ce qui précède pourra-t-on se plaindre simultanément du trop grand pouvoir de l'Etat, et de son impuissance.

Contradiction ? Non. Je relis : *se plaindre simultanément du trop grand pouvoir de l'État* – pouvoir de prélever (non attendez, pas prélever, ça fait prise de sang inoffensive – ponctionner, c'est mieux ponctionner ça fait sangsue) l'argent du contribuable (non attendez, pas du contribuable, le contribuable c'est celui qui se demande quels pots de vin ont payé ses impôts – du travailleur, c'est mieux travailleur c'est celui qui paie de sa personne. Et puis c'est une espèce en voie d'extinction, il faut en conserver la mémoire pour les générations futures), travailleur qui cherche en vain dans son compte en banque les traces des richesses par son travail produites, telles d'improbables pépites d'or dans le ruisseau de sa fortune qui a peu de chances de devenir une grande rivière ; *et de son impuissance* – impuissance à augmenter le pouvoir d'achat du consommateur.

Vous voyez ? Il suffit de regarder une contradiction à travers le prisme de l'intérêt personnel pour voir apparaître, sous vos yeux éblouis, la logique et la cohérence. C'est encore un sujet qu'on pourrait développer, mais c'était censé être juste une petite parenthèse.

J'en reviens donc à ma Normandie, comme dans la chanson. Vous remarquerez d'ailleurs, enfin ceux qui connaissent les paroles, qu'il est question dans cette dernière de paysages (de *séjour* pour être

exacte) et de printemps, des hirondelles normandes qui ne s'arrêtent pas aux champs de l'Helvétie, et du doux ciel de notre France à côté duquel franchement on peut laisser les gondoles à Venise, bref il y est question de l'*endroit*. Soyons bien clair sur ce point : la Normandie est effectivement un des endroits les plus intéressants du monde, premièrement parce que c'est *mon* bled, deuxièmement parce que les Alliés y ont débarqué, et troisièmement parce que c'est *mon* bled.

Mais… cet endroit comme tous les endroits du monde possède son envers, ici, c'est le cas de le dire, l'envers du décor. Vous connaissez peut-être cette blague : c'est Dieu qui est en train de créer le monde, et au moment de faire la France, les anges s'étonnent qu'il y mette tout ce qu'il a de mieux : les plus beaux paysages, les climats les plus doux, la cuisine la plus savoureuse, les femmes les plus séduisantes, le meilleur système de protection sociale, les meilleurs vignobles, et 98% des variétés de fromage disponibles dans cet univers… et tout ça pour ce petit coin de terre ? Et qu'est-ce qui va rester pour les autres? Alors Dieu leur dit : Oui mais attendez, après je vais mettre les Français.

Maintenant vous comprenez que si la chanson parle si bien de la Normandie, c'est pour mieux se taire sur les Normands. La Normandie tout le monde a envie de la revoir, à commencer par les Normands eux-mêmes. Les Normands personne n'a envie de les revoir, à commencer par les Normands eux-mêmes. Car c'est en Normandie que Dieu a mis ses Français les plus… Français. La preuve, c'est que juste à côté il y a les Parisiens. « Paris est une blonde, qui plaît à tout le monde » dit la chanson. *Paris*. Notez bien là encore. Paris. Pas les Parisiens. Qui ne plaisent à personne. À commencer par les Parisiens eux-mêmes. D'ailleurs, je n'invente rien, Jésus lui-même a passé son temps à dénoncer la fausse piété des Parisiens. Alors.

Si le Français en général, et le Normand en particulier (pour ne rien dire du Parisien), est si peu attiré par son compatriote, ce n'est pas, loin s'en faut, parce qu'il lui préfèrerait les étrangers. On constate bien au contraire, que si deux Français (et à plus forte raison Normands, laissons les Parisiens) se rencontrent en dehors de leur enceinte protectrice habituelle, leur horreur commune de l'étranger ne manquera sans doute pas de susciter entre eux une sorte de rapprochement, alors même qu'ils ne se seraient seulement pas regardés dans des conditions normales, par normales j'entends à l'intérieur du bercail. De là d'ailleurs, vraisemblablement, leur hâte à regagner leurs pénates où ils peuvent tranquillement s'ignorer les uns les autres. Non, si le Français en général, et le Normand en particulier, ne trouve pas son semblable assez bien pour lui, c'est tout simplement parce que de toute façon il ne trouve rien qui soit assez bien pour lui. Quand on vit au milieu de tout ce qui se fait de mieux, être entouré de sinistres crétins est une amère déception pour tous les sinistres crétins concernés.

À aucun moment le Normand, et par extension le Français, ne songe à se demander s'il est assez bien pour ce qui l'entoure. Car il s'apercevrait alors aussitôt qu'effectivement, en tenant compte des inévitables imperfections, et comparativement au sort du reste du monde, la France est un endroit où il pourrait faire plutôt bon vivre. Sans sa tête de pioche. Dieu merci, cette mortifiante lucidité lui est épargnée, grâce au réflexe bien ancré selon lequel c'est toujours le monde extérieur qui doit être remis en question, ce qui est une tâche inépuisable, et non lui-même, ce qui serait une tâche inépuisable aussi mais beaucoup moins drôle.

C'est pourquoi le Français, si bien représenté en la personne du Normand, observe avec passion

Photo Bruce Bracken

autour de lui, en général pour déceler tout ce qui cloche, tâche ingrate qui lui prend beaucoup de temps et d'énergie car, ne nous voilons pas la face, des choses qui clochent il y en a à ne plus savoir où donner de la tête (contre le mur). Ne serait-ce qu'en France. Mais maintenant avec la mondialisation, et bien sûr avec l'époque dans laquelle on vit, j'allais l'oublier celle-là, c'est à l'échelle planétaire que l'esprit français peut s'en donner à cœur triste pour dresser le (catastrophique) relevé de tout ce qui est gravissime et scandaleux dans cette (triste) époque / cette société (sur le déclin) / ce monde (en crise). Une fois le bilan (bien sûr non exhaustif) soigneusement dressé, il reste à se forger une opinion, élaborée ou sommaire, convenue ou originale, mais définitive, et qui en tout état de cause ne se veut pas alarmiste *mais*.

Notez le mot « forger ». La fabrication d'une opinion est une chose sérieuse. L'homme contemporain est tenu d'avoir une opinion sur tout ce qui bouge, voire sur ce qui ne bouge pas, bien que ce soit moins urgent. Tout le monde s'attend à ce qu'il en ait une. Etre informé du sujet sur lequel on est amené à se prononcer est un plus. Raisonner avec rigueur dépasse les espérances. Je préfère ne même pas parler d'aller jusqu'à agir en conformité avec ce qu'on pense (et qui est censé correspondre à ce qu'on dit), ce sont des cimes tellement mythiques qu'on n'est même pas sûr qu'elles existent.

Mais à défaut de posséder ces deux atouts (pour ne rien dire des cimes mythiques), c'est-à-dire dans la quasi-totalité des cas, on devra être dûment nanti d'une opinion tout de même, parce que sinon qu'est-ce qu'on va dire quand quelqu'un va nous parler. Ca et les enfants. Vous savez, ces petites personnes qui vous arrivent au coude, et qui ont déjà des questions dont vous n'avez toujours pas la réponse (d'ailleurs soyons honnêtes, bien souvent vous n'aviez même pas la question). C'est gênant. Heureusement il y a l'opinion, le poisson findus de la pensée. Le mouflet vous lance une question, vous ripostez par une opinion bien sentie, fin de la question, ah ils en savent des choses les grands !

Il existe donc, sur ce sujet essentiel, trois façons principales de se situer. Il y a ceux dont l'opinion est la colonne vertébrale. Aussi, lorsque deux personnes de cette catégorie ne sont pas d'accord, chacune se demande comment fait l'autre pour tenir debout, et entreprend alors de lui sauver la vie en lui expliquant son erreur par A plus B divisé par Z. Force est de constater que la plupart du temps, chacun tend à conserver sa propre erreur, qui n'en est d'ailleurs pas une puisque c'est l'autre qui se trompe. Mieux, chacun est encore plus qu'avant convaincu de son idée, puisqu'il vient de l'argumenter. Il apparaît donc clairement que conformément à ce qu'on croit, le débat d'opinion vise bel et bien à convaincre, mais que contrairement à ce qu'on croit, il ne vise pas à convaincre l'autre, mais à se convaincre soi-même. L'autre n'est qu'un accessoire, que le jeu social a l'habitude d'utiliser mais qui n'est même pas indispensable. On obtiendra exactement le même résultat en se parlant tout seul. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans bien des cas, vous l'avez vu dans la vie ou à la télé. Pendant que l'un parle, l'autre ne l'écoute pas (à quoi bon, il se trompe), mais prépare ce qu'il va dire ensuite. On pourrait se demander pourquoi l'interlocuteur est venu, si on ne voyait pas qu'il se livre au même manège de son côté. Ca va moins vite que tout seul mais ça permet de faire des pauses, voire de penser à autre chose en même temps.

Une variante, ou plutôt une anti-variante, de cette attitude, est le débat juif. Alors que précédemment, l'accord était non seulement possible mais même

Suite page 25

Photo Bruce Bracken

Personnellement...

STÉPHANIE TUYA

Personnellement, je ne suis pas du genre à attendre, je veux dire pas de ceux qui attendent sans rien faire et pourtant j'attends ! On dit de moi que je suis patiente, et c'est une qualité qui va avec l'attente pourtant l'attente telle que je me la représente c'est être assis quelque part à attendre quelque chose, tout est indéfini sauf l'attente en elle-même qui focalise toute l'attention et même notre physique vu que l'attente apparaît souvent comme un moment passif, un moment d'arrêt dans une vie qui serait mouvante.

Quand j'étais petite j'attendais les différents moments de l'année qui me mettaient en joie, par exemple la rentrée des classes après l'été, le père Noël, le carnaval, mon anniversaire, Pâques, le premier mai, le mois de juin et l'été pour ensuite recommencer mais j'attendais aussi de grandir... Mais même en attendant tout cela la vie continuait son cours ce n'était finalement que des dates sur un calendrier, des échéances qui finissaient bien par arriver, il suffisait d'être patient donc entre deux on tue le temps. Cette attente était toujours remplie de joie car ces dates rompaient le quotidien et faisait que la vie était particulière, l'attente était tout aussi intéressante car l'évènement n'était pas encore passé et donc il était encore porteur de tous les possibles, de suspense...

Puis, en devenant plus âgée j'ai attendu d'avoir mon bac pour quitter la maison familiale, j'ai attendu d'avoir mon travail pour être indépendante financièrement... J'attendais que la vie m'apporte ce que j'en attendais bien sûr en travaillant pour obtenir le diplôme, en étudiant ou passant des concours pour les obtenir, en provoquant la chance et le destin. Cette attente là est très active, je me sentais impliquée dans mes attentes et donc cela les légitimait en partie.

Il y a cependant des choses que l'on attend et sur lesquelles on a aucune prise, la demande en mariage espérée qui tarde un peu, la venue d'un enfant, les résultats d'une analyse dont va dépendre un état de santé futur... Dans ces cas là l'attente est chargée d'inquiétude et l'on y peut rien.

Et puis il y a des grandes attentes que les injustices s'arrêtent, la paix dans le monde... Pour diminuer l'attente j'agis, j'essaye de m'engager pour ce que je crois juste c'est là où l'on se rend compte que toute action est finalement dérisoire et que l'attente est personnelle mais pour des désirs universels alors parfois c'est un peu comme être seul au milieu de l'océan.

Un jour viendra, où j'attendrais seulement le jour suivant comme une victoire quotidienne rythmée seulement par les repas ou les rendez-vous quotidiens d'une émission de télévision dans l'attente de l'ultime représentation, c'est l'attente qu'on préfère oublier, parfois il ne vaut mieux pas penser à l'endroit où se rend le train que nous attendons tous.

Alors, en attendant (de se rencontrer, de vous lire, de partager, d'échanger...)

Photos Courtaux et Catherine Froment

Ce que j'attends ?

BARBARA LANGFORD

Dans le film Matrix, lorsque Neo rencontre Trinity dans la boîte de nuit et lui demande pourquoi elle le cherchait, elle répond que ce ne sont pas les réponses mais « c'est la question qui nous pousse ». Ma question à moi, celle qui me hante depuis que j'ai commencé à réfléchir sérieusement et dont la réponse m'échappe toujours, contient toute l'angoisse d'avoir perçu qu'il existe une partie de moi-même que j'ai trahie en toute innocence. Comment la retrouver ?

C'est une grande chose que savoir ce qu'on attend. D'en avoir la connaissance et, par conséquent, d'avoir le point de repère à partir duquel on peut foutre le camp, s'embarquer pour le retrouver. Année après année, l'angoisse d'une perte m'accompagne, l'attente de quelque chose qui n'a jamais fait son apparition, comme une force à mes côtés, mais toujours insaisissable, ou comme quelque chose qui m'attend au prochain virage mais s'évanouit sitôt le virage passé. C'est l'Inconnu.

Qu'est-ce que c'est, cet Inconnu qu'on cherche ? Mes filles m'ont dit, « C'est la religion, Maman ! Tu n'es pas Croyante ! » Un psychologue dirait, « Prenez des vacances – vous êtes fatiguée. » Ma mère m'a dit « Get a Job ! » Certains de mes amis disaient « Vis chaque jour comme si c'était le dernier ! » (bien sûr leur façon de le faire n'était pas la mienne). La grande inquiétude est d'achever sa vie sans avoir jamais rencontré l'Inconnu, et, pour moi, de passer mes jours avec cette portion congrue de moi-même, de ne jamais accéder qu'à cette partie superficielle et connue de mon être au lieu de celle qui m'est proche mais désespérément inaccessible.

Dans le roman de Graham Greene La Puissance et la Gloire, le « Padre Whisky » comme on l'appelle, se retrouve finalement devant le peloton d'exécution. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il éprouve un immense remords en reconnaissant qu'il aurait pu être un saint (lui, mais pas moi). Dans les dernières secondes avant d'être fusillé, il prend conscience des milliers d'opportunités (indépendantes de sa volonté) que lui offrit sa vie de dépasser ses habitudes programmées et familières, mais il a préféré rester en deçà des grilles, dans la petitesse et le connu. Ce thème, le problème de l'éloignement de l'esprit, est très présent dans les romans de Graham Greene. Comme il était catholique, on a souvent assimilé ce problème au péché originel ; pour moi, par contre, c'est plus simplement le problème (loin d'être simple) de l'unification (le re-ligio) avec l'autre côté d'une âme tourmentée.

Photo Courtaux

L'angoisse dont je parle n'est donc pas celle d'être victime de ce qu'on fuit – dans la mesure où existerait quelque chose qui menacerait ses victimes – mais plutôt celle de ne pas arriver à rattraper ce qu'on cherche. Alors que toutes les angoisses s'accompagnent des mêmes sentiments de futilité, tourment et accablement, je cherche simplement à me réintégrer la partie de moi qui me fuit. Je sais bien qu'au fond de moi demeurent des forces, mais je sais aussi qu'elles ont été exilées par

la petitesse, comme si le valet avait pris la place de son maître. Presque comme si j'étais une marionnette dont quelqu'un tire les ficelles ; mais si je coupais ces ficelles, ce serait m'amputer d'une partie intégrante de moi-même. Pourtant, quel que soit le type d'angoisse qu'on ressent, c'est le premier signe du début de la fin de l'ignorance. Dans Matrix, les gens n'avaient même pas cette forme de conscience, l'angoisse ; ils marchaient comme endormis, branchés à ce qui les manipulait (le Matrix), prêts à défendre et protéger ce système en train de les détruire (Neo a dit qu'ils étaient les gardiens du système). Morpheus donnait un cachet rouge à ceux qui éprouvaient une angoisse, une inquiétude constante, « a splinter in the brain » (une écharde dans le cerveau) (Morpheus – Je suis ici !). Quand on est parvenu à savoir qu'une partie de soi-même ne s'exprime pas, on porte une plaie vive.

Ici on peut reconsidérer la légende de Sire Gauvain et de sa rencontre avec le roi Amfortas dont la plaie à la jambe ne guérissait pas. Pour qui sait voir le parallélisme entre légendes et vie intérieure, et son caractère symbolique, Amfortas est l'âme blessée. Amfortas était entouré de courtisans (équivalents des aspects connus de soi-même) qui ne se rendaient jamais compte que leur roi était blessé. Ils évitaient de faire référence à la plaie, et celle-ci continuait à tourmenter Amfortas. Il a fallu et suffi qu'arrive l'étranger Gauvain (qui représente-t-il ?), engagé dans sa Quête, qu'il voit la plaie et demande à Amfortas, avec un réel intérêt et en toute sincérité, « What's with your leg ? » pour qu'aussitôt la jambe commence à guérir.

Moi, j'attends. J'attends que ma question à moi-même trouve sa réponse.

Quand je travaillais dans un bar à Los Angeles, il y avait un groupe de rock qui venait jouer de temps en temps. Il s'appelait « Walking Wounded » (Les Blessées qui Marchent). Nous rigolions, en ce temps-là, de ce choix de nom.

Ces jours-ci, ça n'est plus drôle.

Barbara Langford

Sur le quai

En attendant mon train
Je regarde passer la foule
Voyageurs du jour

Valises et sacs se croisent, roulent en tous sens
Dans l'attente, impatiente
Les minutes s'égrènent

Au débarquement, sifflement, grondement
Effervescence agitation
Effusions et déceptions

Manège rythmé des passants
Toujours un train en gare
Prêt au départ

Nadège Berthaud

Photo Courtaux

La tante à qui ?

MARC VIDAL

L'attente sous la tente (je sais, c'est facile et assez mauvais, mais si je ne la fais pas, je vais être malade, autant vous l'infliger de suite, mieux vaut des remords que des regrets) : Ce peut être un délicieux souvenir de vacances au camping des Flots Bleus l'été de vos seize ans ou au contraire d'un calamiteux poireautage à l'abri d'un barnum lors d'une cérémonie officielle arrosée d'une pluie battante. Les agapes après ces corvées associatives, politiques, municipales et hypocrites ne servent d'ailleurs qu'à vous *remercier d'avoir attendu* la fin des discours format robinet-d'eau-tiède. Dans le premier cas, estival, ce peut être très agréable, à condition que la belle ne se soit pas trompée de guitoune et n'ait pas terminé chez le bellâtre de la rangée quatre (l'imbécile qui avait une moto). Dans le second, ne pas attendre l'ouverture du buffet et mettre des sacs congélation au fond de ses poches (le sucré à droite et le salé à gauche), ceux qui n'ont jamais vécu ça sont de mauvais citoyens.

Ça n'attend pas : Curieuse expression qui permet de ranger dans la même catégorie un souverain étranger, une cérémonie de mariage ou un pied de cochon à la Sainte-Ménehould. Il est à noter que *ce qui n'attend pas* se fait généralement attendre longtemps : les tractations diplomatiques serrées pour le prince de Pétaouchnok (il lui faut impérativement des tripes de hérisson frites dans de la graisse d'urus, mais servies tièdes, et accessoirement il signera l'achat de douze centrales électriques à pédales, de cinquante chars légers et de deux wagons-citernes de Chanel n° 5), la publication des bans pour les noces (en espérant que les précédentes épouses iroquoise, auvergnate, sibéro-tahitienne et poldève[1] ne se manifestent pas) et surtout les vingt-quatre heures de cuisson du pied de cochon ménéhildien (plus le passage au four, au moins dix minutes, un enfer). On peut compenser avec un fin-gras, dix heures à 90°, mais c'est dur.

Attendre la fin : Phrase terrible si elle n'est pas immédiatement suivie d'un quelconque complément : de la pièce de théâtre ou du film (par exemple quand on est coincé au milieu du rang pendant *Le Soulier de Satin* avec une envie pressante), du voyage (parce que les deux informaticiens assis en face de vous vont enfin s'arrêter de parler et que vous serez débarrassé du gamin mal élevé à votre gauche, qui mâche des chouinegommes malodorants en jouant sur sa console couinante), de la guerre (sauf si on est marchand de civières, de bandes molletières ou de bombardiers lourds), du repas (quand votre voisin de droite vous raconte son circuit touristique à dos de yack au Bouboulistan méridional avec une fistule mais sans sa femme), du monde (quand on vient de recevoir sa feuille d'impôts). Utilisée seule, l'expression signifie évidemment qu'on va bientôt claquer, et s'applique aussi bien au vieillard thésaurisateur qu'à ses rapaces héritiers, au naufragé qui a glissé du canot qu'aux requins qui le suivent en claquant des dents, au condamné au pal qu'au bourreau qui *attend l'heure de la soupe*.

Ne plus rien attendre. Sagesse suprême. Quelqu'un qui déciderait de ne plus jamais attendre aurait toutes les chances de réussir, mais serait en même temps assez difficile à vivre. Et il pourrait toujours lui arriver *quelque chose d'inattendu* (un autobus en traversant la rue, un pot d'azalées du 4e étage,

1 J'atteste ici avec la dernière énergie que la première version soumise à mon attentive relecture mentionnait à cet endroit une épouse « crypto-malgache » ; il semble toutefois que, pour des raisons indépendantes de la volonté de Casumir et de sa traditionnelle et résolue indépendance vis-à-vis de toute forme de censure, la référence à la Grande Île ait finalement été retirée par la couardise bien connue de l'auteur, qui a semble-t-il jugé prudent de se tenir à l'écart des sollicitations divergentes que lui ont soumises les partisans respectifs de l'ex- (et peut-être futur) président Ravalomanana et de l'actuel (et peut-être futur ex-) président Rajoelina, visant à lui faire ajouter, en note à « crypto-malgache », respectivement « secrètement originaire du pays qui donna le jour au grand Ravalomanana » ou « ressortissante née sous X de la nation qui offrit au monde l'illustre Rajoelina ». (Jacques Quintallet, SIG Casumir)

un voisin suicidaire amateur de serpents rares, une amanite phalloïde cueillie trop précipitamment, une chute d'astéroïde, un réveil de volcan, un virus bête dans une crotte de souris, un frelon taquin, un tétanos subreptice, la fonte de la banquise, écartons la peau de banane, très surfaite), de toute façon, il finirait sans doute lynché par la foule au bureau de poste parce qu'il ne voulait pas faire la queue. *Ne plus rien attendre de la vie* est aussi un bon début de sagesse, on ne peut plus avoir que des surprises, ce qui est très excitant. Que ce soit l'annonce d'un raz-de-marée à Dijon ou le décès d'une tante à héritage, *on ne s'y attendait plus* (surtout la première hypothèse, reconnaissons-le honnêtement), rajoutons, pour faire bonne mesure dans l'improbable, le remboursement des Emprunts Russes en franc-or, l'annulation de la vente de la Louisiane par le Tribunal de Commerce de Béthune et le dépistage systématique des surdoués par l'Éducation nationale.

À trop attendre...

Dans le même registre, *ne plus rien attendre de quelqu'un ou de quelque chose* (du Gouvernement, du facteur, de son chien, des études, de sa banque, de l'humanité, de ses parents, de l'oncle d'Amérique, de la voisine du dessus, des anges, de la collection de timbres, du yoga, de la tisane de queues de cerises, de la recherche spatiale) est également la preuve d'un grand bon sens (quoique pour la tisane, ça peut se discuter).

Attendre les résultats. Encore une phrase par trop mystérieuse si elle n'est pas précisée promptement, car elle s'applique aussi bien au baccalauréat qu'au taux de cholestérol, à un plan de relance de l'économie de 20 milliards de maravédis qu'au score de l'équipe (vétérans) du club de natation en lisier de Jailly-de-la-Couane. *Attendre les résultats le soir des élections* est un des moments les plus délicieux de la vie en démocratie : la vacuité des propos des cuistres est proportionnelle à leur capacité à se contredire dans le quart d'heure suivant. Ces pirouettes dialectiques n'ont d'équivalent que la valse des girouettes qui hument le vent *en attendant de prendre position* sur la ligne de départ d'une pathétique ruée vers le rata ministériel. Autant dire que *l'attente de l'annonce de la composition du gouvernement* est aussi palpitante qu'un steeple-chase de chevaux de bois pour qui n'est pas journaliste ou potentiel ratisseur de gamelles. En revanche, *l'attente du résultat des courses* fait vibrer tout un monde, qu'il s'agisse du prix de Pontault-Combault (oui, ça existe[2] !) ou d'une épreuve d'escargots sur terrain plat. On m'a parlé d'un championnat de cafards sur table de cuisine dans un restaurant chinois qui s'est terminé par un duel au tranchoir. Il y a des choses avec lesquelles on ne plaisante pas.

La délicieuse attente. Aucune étude un peu sérieuse sur le sujet ne peut ignorer cette formule standard qui a enrichi des générations de dramaturges et de romanciers, de Feydeau à Guitry, de Paul Bourget à Max du Veuzit, de Balzac à Maupassant. Elle évoque d'emblée tout un monde de corsets et de caleçons longs, d'alcôves à froufrous, de garçonnières traquenardesques, de bottines à boutons, de pâmoisons opportunes et de placards surpeuplés.

2 On sait que rien de ce qui est pontellois-combalusien ne saurait échapper à la sagacité de notre historiographe, dont le *Recensement préliminaire des principales sources municipales, ecclésiastiques et minérales relatives au décollement de Sainte Gourdasse par le bon peuple de Pontault et Combault en l'an de grâce 1237* (Paris, Éditions de l'Étêtage, 1975) ne cessent de faire autorité auprès des sorbonagres et de sa belle-sœur. (Jacques Quintallet, SIG Casumir)

photo Valentin Vidal

Il convient de noter qu'au théâtre, la délicieuse attente est généralement gâchée par l'arrivée intempestive d'une personne inadéquate (l'épouse, le cocu, la concierge, le Commissaire de police, un cambrioleur, le cousin de province, la modiste, un créancier, le pique-assiette ou la quête des Petites Sœurs des Pauvres, voire tous en même temps ou par petits paquets), le théâtre de boulevard distille par nécessité les emmerdeurs dans cette impatiente félicité. Mais si cette attente était justement récompensée, ce ne serait plus qu'une sordide histoire de coucherie. Et si la belle ou le coquin *posait un lapin*, les rebondissements seraient limités. Certains ont toutefois usé de ce procédé, avec plus ou moins de bonheur, mais rien ne vaut une bonne *attente délicieuse* parasitée par des fâcheux. C'est comme l'oignon dans la cuisine, difficile de s'en passer pour faire un bon fond de sauce. Même si parfois *tromper l'attente* peut vous remplir un acte ou quelques chapitres, pas forcément ennuyeux, comme en témoignent les facéties nocturnes et lubriques à travers Bar-le-Duc de La Guillaumette et Croquebol dans *Le train de 8h47*.

Cette dernière référence bidassière amène à la *salle d'attente* de la gare, aujourd'hui généralement remplacée par un sinistre local où l'on peut à peine poser son postérieur sur un siège plastique mal fichu et de couleur hideuse manufacturé par un industrieux ami du président de la Compagnie. Autant dire que l'attente est mal vue dans ces lieux où pourtant beaucoup *passent leur vie à attendre*. De récents et moins récents événements ayant mis ce genre d'exercice à la mode, il est préférable de glisser sur ce sujet explosif.

Ce rapide survol ne pouvant prétendre à être exhaustif (plusieurs volumes de divers formats n'y suffiraient certes pas), il reste à remercier la Rédactrice en Chef d'avoir attendu jusqu'au dernier jour ces vaticinations dont on ne peut certes rien attendre de sérieux, sauf le Prix Nobel, bien sûr.

Marc Vidal - SIG Casumir

Fin de vacances

photo Valentin Vidal

La patience : la vertu perdue du XXIe siècle

GUILLAUME SCHENK

Quel est le point commun entre Alexis de Tocqueville et les reality shows type « star académie », « la nouvelle star »… A priori aucun. Et bien détrompez-vous !!!

« L'un des caractères distinctifs des siècles démocratiques, c'est le goût qu'y éprouvent tous les hommes pour les succès faciles et les jouissances présentes. Ceci se retrouve dans les carrières intellectuelles comme dans toutes les autres. La plupart de ceux qui vivent dans les temps d'égalité sont pleins d'une ambition à la fois vive et molle, ils veulent obtenir sur le champ de grands succès, mais ils désireraient se dispenser de grands efforts… »

A. de Tocqueville (De la démocratie en Amérique)

L'anticipation et la lucidité de cette analyse datant du milieu du XIXe siècle vous jaillissent à la figure. Il suffit de regarder les programmes de TV réalité pour valider les propos d'A. de Tocqueville. Les valeurs du moment sont de « réussir » vite, très vite, par des moyens rapides, pour gagner succès et argent. Celui qui contemple, prend du recul et son temps est un feignant, qu'attend-il ? C'est tellement plus simple de prendre tout, tout de suite : les conséquences, on verra après. Le but, c'est d'avoir « réussi » le plus tôt possible.

À 30 ans, il est désormais faisable d'avoir « tout » et rapidement : mari ou femme (meetic, speed dating), maison-voitures-écrans plats… (les crédits sont là), une belle carte de visite (la mode est à la carte du directeur-manager, même si on est seul à son poste !!!), d'avoir fait le tour du monde, un corps parfait (chirurgie esthétique) et si les femmes pouvaient accoucher en moins de 9 mois ce serait bien aussi… Quelle belle affiche marketing : avec notre société voilà ce que je vous propose, vite et restez dans les rails, c'est our way of life. En contrepartie je vous demanderai de vous dépêcher, d'être performant et de ne pas réfléchir pour… consommer.

Nos sociétés fonctionnent sur des bases de plus en plus rapides en termes de communications (TGV, Internet…), de développement (urbains, entreprises…), de performances (chiffre d'affaires, salaires, bénéfices, physiques, sexuelles…). Tout doit aller plus loin, plus vite, plus fort dans des temps restreints.

La confusion est grande entre d'un côté les gains de temps offerts par les progrès technologiques, le rouleau compresseur de la société de consommation et de l'autre les capacités à construire sa vie et la lier au développement d'un monde en harmonie avec son environnement au sens large.

À construire trop vite et sans direction, sens, éthique, tout s'écroule aussi rapidement. La crise de la finance mondiale en est un exemple flagrant.

Où est passée la vertu de la patience ?

La patience individuelle pour construire une identité solide, un développement personnel ayant du sens à travers des activités demandant du temps avec un plaisir de s'améliorer et d'avancer. L'exemple de l'apprentissage des arts martiaux avec son humilité, la patience et la force en découlant est typique. Prendre le temps de se connaître « deviens qui tu es » et non pas deviens quelqu'un le plus vite possible même si ce n'est pas toi mais celui demandé par la société de consommation !!!

La patience collective pour définir un projet collectif de développement, de construire à un rythme humain cette nouvelle société, ce nouveau monde respectueux de l'individu avant les biens de consommation. Prendre du recul pour forger un sens et donner au monde une direction harmonieuse, et non pas la croissance économique à tout prix : écologique, humaine, philosophique… la catastrophe globale de la petite île de Nauru nous a fourni un exemple à petite échelle.

Gageons que l'intelligence collective des hommes nous conduira sur un autre chemin et que la patience saura reprendre toute sa place au XIXe siècle.

En attendant...

Avant j'étais toujours en retard à mes rendez-vous, si bien que c'était l'autre qui m'attendait. Et lorsque par mégarde j'arrivais la première, l'attente était angoissante : je me demandais si l'autre allait arriver ou s'il était déjà reparti ; et si je m'étais trompée d'heure ? ou de jour ? ou de lieu ? (c'est le problème quand on est intelligent, on gamberge vite...).

C'est pour cela que j'étais toujours en retard (sans rire) !

Depuis que j'en ai pris conscience, ça va mieux et j'arrive à peu près à l'heure. Surtout que lorsque j'arrive la première : Allo, t'es où ?… ouais… ouais… ouais … ah ça y est je te vois !

Ariane Geay

Le sage, le fou et moi

Le sage n'attend que ce qui est certain d'arriver :

. les trains (sauf les jours de grèves bien entendu !),
. la chute des feuilles,
. le retour du printemps,
. que la marée remonte,
. qu'il arrive enfin au guichet après 2 h de queue,
. etc.

Le fou, lui, attend :

. que le monde devienne un lieu où reignent la concorde, l'égalité, la tolérance, l'amour...,
. que les riches acceptent de partager un peu avec les plus pauvres,
. que les couleurs de peaux, les différences de religions, de cultures, de sexes n'aient plus aucune importance dans les relations humaines,
. que les «intelligents» considèrent que le reste de l'humanité est malgré tout leur alter ego,
. etc.

Bref, je suis folle mais, s'il vous plait, n'essayez pas de me guérir !

Monique Henry

photos F. Courtaux et photolibre.fr

En attendant qu'il soit trop tard ?

DANIEL LAUTON

Phénomène complexe et artificiel, la crise économique ne doit pas masquer les symptômes planétaires concrets : épuisement progressif des ressources, augmentation des déchets, surproduction de gaz carbonique… D'une année à l'autre, lentement mais sûrement, la situation se dégrade. Des spécialistes préconisent l'adaptation nécessaire de nos modes de vie par densification des villes, agriculture forcée, élevage nécessairement industriel*…

Manifestement, la démographie prend des proportions inquiétantes. Le vieillissement de la population est certes évoqué, toutefois le phénomène s'accentue mondialement. Voyons les prévisions et les données actuelles (ined.fr).

Année	Population (en millions)
500	205
1500	458
2010	6 843
2020	7 578
2050	9 076
2100	???

Données actuelles par pays	Population totale (en milliers)	Taux de croissance naturelle
Afrique	1 009 362	22,63
Amérique latine et Caraïbes	586 590	13,40
Amérique septentrionale	345 345	5,42
Europe	730 848	-1,60
Océanie	35 084	8,92
Asie	4 120 925	11,31

***Quelle différence entre l'élevage industriel et l'élevage naturel ?**

Un veau en liberté se nourrit du lait de sa mère. À un certain âge, il aura envie de consommer la bonne herbe. Dès lors il cessera d'être un veau car la viande blanche se transformera en viande rouge.

Depuis des années déjà, nos veaux industriels sont nourris au lait de soja et farines, car c'est plus rentable de vendre le lait de la vache. Ce veau ne risque pas de manger de l'herbe car il est entouré de béton.

Le premier animal en liberté est appelé un veau de lait. Lorsqu'il cesse d'être un veau parce qu'il mange l'herbe, il pèse quatre-vingt kilogrammes.

Le deuxième est abattu lorsqu'il pèse deux cents kilogrammes. Étonnez-vous que sa viande rejette de l'eau et réduise à la cuisson…

Quelques personnages inadaptés ou nostalgiques luttent contre la « malbouffe », dont l'élevage industriel serait l'un des nombreux exemples.

Fermer le robinet pendant qu'on se brosse les dents, ne pas laisser les téléviseurs en veille, encourager le covoiturage, trier ses déchets, remplacer ses ampoules ? Les conseils prodigués par les médiatiques semblent puérils et un peu ridicules au regard de l'échelle du problème. Le mode de vie des pays industrialisés exige un changement urgent, à l'échelle des nuisances que nous générons.

L'autre priorité, en parallèle, c'est améliorer rapidement le sort des humains dans les zones les plus pauvres.

Enfin, il apparaît que la surpopulation est une cause directe du début de catastrophe écologique que nous connaissons, même si on évite d'aborder ouvertement ce sujet. Les chiffres parlent d'eux mêmes. Il est peut-être possible d'atteindre 9 milliards, voire 15 milliards d'humains. Mais avec quel mode de vie ? Jusqu'où ? Un parasite ne se développe t-il pas jusqu'à détruire son support ?

Comment une régulation de la démographie mondiale interviendra-t-elle ? Réponse : soit salement, soit très salement. Nous supposons que le problème se résoudra probablement très salement, car nous connaissons trop les intérêts particuliers, les politiques à court terme, l'égoïsme, l'appétit de pouvoir, la loi du plus fort. Souvenez-vous aussi que certains hommes d'État ont une forte culture de guerre, même dans des pays dits civilisés.

En attendant sans rien faire, on va dans le mur avec une extrême myopie.

Question : pourquoi communiquons-nous si peu sur ce sujet ? Pourquoi ne pas en parler ouvertement ?

Examinons comment fonctionne le triangle gouvernement / media / opinion publique.

1. L'opinion publique ne s'empare en général d'un sujet que lorsque les media l'abordent très largement.
2. Les media s'intéressent surtout aux ragots des politiciens, à l'actualité spectaculaire, à la catastrophe mondiale et aux joueurs de balles.
3. Le gouvernement est forcé de traiter les sujets soulevés par les media, c'est pourquoi le silence-radio règne sur nombre de sujets complexes. Il y a assez à faire avec le quotidien social.

Cette vision est schématique, mais assez réelle.

Revenons à la démographie :

a. Le problème est actuellement masqué au niveau médiatique.
b. Il reste hors du champ de conscience de l'opinion publique.
c. Si l'opinion publique n'exerce pas de pression, les gouvernements ne vont pas s'en occuper en transparence. Ils y travaillent depuis des années en freinant autant que possible l'immigration, mais sans évoquer publiquement le fond, et selon le strict périmètre national. Si on caricature, l'opinion publique s'étale entre les extrêmes, depuis les nationalistes qui veulent virer les étrangers qui piquent nos ressources, jusqu'aux humanistes qui estiment que chacun a le droit d'exister sur terre sans notion de propriété.

Pourquoi souhaiter que l'opinion publique et les media s'emparent de ce sujet ?

Pour la transparence et la morale. Il est important d'examiner courageusement la démographie mondiale aux niveaux qualitatif et quantitatif, de décrire les risques, de chercher les solutions les moins sales et les étapes pour y parvenir. La question mérite des débats ouverts afin de produire une conscience collective mondiale.

Soyons paranoïaques une minute :

- J'ai peur que des solutions immorales et très sales s'élaborent en secret.
- J'ai peur de catastrophes bactériologiques localisées. Une éprouvette anonyme tombe dans une réserve d'eau potable…
- J'ai peur d'une famine aggravée, provoquée par la manipulation volontaire de plants offerts à certains pays déjà mal lotis.
- J'ai peur de guerres orchestrées dans l'ombre…
- Et j'ai peur d'une amplification de la situation au fil des années, jusqu'à une urbanisation trop vulnérable. Une destruction de la production d'électricité par exemple se traduirait par un exode vers la campagne, la famine…
- Je n'ai aucune solution, mais je crois qu'une première étape majeure consiste à communiquer pour provoquer une conscience du problème démographique à l'échelle mondiale, afin que les gouvernements soient contraints de traiter les solutions en transparence.

C'est mieux que ne rien faire, c'est un commencement.

En attendant, ça ne va pas s'arranger tout seul.

Si vous partagez cette vision, alors, dans vos milieux associatifs, professionnels, dans vos sites, vos forums, faites passer le message.

N'attendons pas trop...

Daniel Lauton

Photo photolibre.fr

La fin de l'attente

CHRISTINE DOUCET

Je suis prêt.

J'ai passé ma vie à attendre ce moment, cet instant chatoyant qui me projettera au premier plan. Les feux de la rampe seront braqués sur moi pourtant, je ne ressens aucune appréhension, aucune peur. Au fond de moi, je sais que je suis né pour vivre cette brûlante seconde qui sera le faîte de ma carrière.

Ils seront tous là pour m'admirer, pour s'écrier à l'unisson devant le danger qui me guette, pour que leurs cœurs battent au même rythme que le mien. Oui, ils seront tous là ! Ces gens anodins qui viennent me regarder tournoyer autour de la Bête pour quelques bribes de plaisir. Ces monsieur-tout-le-monde qui s'extasient devant ce ballet de la mort

et qui prient avec honte et ferveur pour que le sang coule. Ainsi, ils évacuent leurs propres échecs, leurs angoisses et leurs haines. Ainsi et seulement ainsi, ils se sentent vivants !

Tout à l'heure, face à la Bête, ils m'applaudiront et m'encourageront. Un bref instant, ils souhaiteront se tenir à ma place au centre de l'arène, au sein même de la terreur, de la violence et de la mort. Mais ce temps ne durera pas ! Très vite, ils se rendront compte qu'ils ne possèdent pas les qualités vitales pour être moi. Ils ne connaissent pas cette quiétude étrange qui me cerne comme une maîtresse exigeante, ils ne savent rien de cette force et de ce courage que je vais bientôt devoir déployer pour faire face à la bête.

Le sable chaud et le soleil brûlant ont toujours fait partie de mon monde de la même manière que la corrida est ma destinée. Déjà, j'entends l'arène vibrante qui s'agite, les cris assoiffés de plaisir anticipé qui me précèdent, qui m'acclament, qui me réclament.

Malgré moi, un flot d'adrénaline traverse mon corps tendu. J'étais prêt, je ne le suis plus ! Brusquement, une peur irraisonnée m'envahit et me laisse tremblant, tous mes sens à l'écoute des huées au-dehors, de cette foule frivole et capricieuse qui ne trouve aucun sens à sa vie, de cette masse barbare qui exige ma présence et qui porte sur ses lèvres le goût du sang. Je ne suis pas encore entré en scène pourtant, je suis déjà le héros du jour. Je devrais me sentir fier et confiant mais mon assurance n'est que factice, mon panache n'est qu'illusion !

Les gradins sont pleins à craquer, l'odeur fragile et sucrée du sable chaud s'élève vers le ciel. Le temps s'enfuit devant moi, trop rapide pour que je puisse le saisir, le temps ne me laisse plus le temps. Et je suis soudain terrifié !

Je sais que la Bête m'attend. Elle est là, prête à se jeter sur moi pour me prendre ce qui est unique : ma vie. Si je lui en donne l'occasion, elle n'hésitera pas. Si je fais un seul faux mouvement, une simple erreur de parcours, elle m'abattra aussitôt sans remords, sans arrière-pensées, sans humanité.

Non, je ne suis pas prêt à mourir ! Je veux encore sentir le parfum iodé de l'océan lorsque le vent se jette à l'assaut du ressac, je veux encore entendre le chant joyeux des oiseaux qui m'éveillent chaque matin et le murmure des arbres caressés par la brise. Je veux encore goûter les plaisirs simples de la vie, de cette vie qui m'a été donnée par Dieu.

Je ne suis pas prêt mais je n'ai plus le choix.

C'est l'heure ! Je dois y aller à présent. Je dois affronter la Bête.

Croquis F. Courtaux

Ils m'accompagnent jusqu'au seuil de l'arène et cette terreur galopante qui a enflammé mon âme ne me quitte plus. Elle est avec moi à présent, elle fait partie de mon être.

Un jour, j'ai eu de la force et du courage mais pas ce soir. Ce soir, je voudrais tout abandonner ! Je suis prêt à reculer et à me terrer comme un lâche, prêt à renier pour toujours mon honneur et ma dignité, prêt à courber l'échine et à m'agenouiller humblement devant la Bête. Parce que je ne veux pas souffrir ! Parce que je ne veux pas mourir !

Alors, j'entre dans l'arène et le rugissement féroce de la foule salue ma présence. J'aimerais croire qu'ils m'aiment mais je sais qu'ils me haïssent. Ils devinent en moi tout ce qu'ils ont été et tout ce qu'ils ne sont plus. Encore un instant de répit et enfin, la Bête est là, devant moi, de l'autre côté de l'arène. Ses yeux noirs me fixent, luisants de haine et de cruauté et je comprends brusquement que je ne serai pas le plus fort ce soir.

Ai-je encore le temps de dire adieu à ma vie ? Non, je ne crois pas. La Bête se lance sur moi et il est déjà trop tard pour les regrets, trop tard pour éviter cet homme vêtu de rouge qui me transperce le flanc d'un coup de pique. Jusqu'à la hampe.

FIN

Christine Doucet

Solution de la page 5 :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
1	F	E	S	S	E	E	S	■	A	N	C	R	E	■	S	O	S
2	A	T	T	E	N	T	I	S	T	E		E	S	P	E	R	A
3	I	R	A	S	C	I	B	I	L	I	T	E	■	E	X	I	L
4	R	E	G	■	R	E	■	C	A	G	E	■	O	N	■	E	L
5	E	D	E	■	O	R	E	■	N	E	T	■	S	E	L	L	E
6	L	E	■	V	U	■	M	I	T	A	R	D	■	L	I	■	D
7	E	Q	U	I	T	A	B	L	E	■	A	E	R	O	B	I	E
8	P	U	R	G	E	U	R	■	S	E	S	■	A	P	R	E	S
9	I	A	G	O	■	B	A	R	■	D	■	I	D	E	E	■	P
10	E	R	E	■	S	■	S	U	K	A	R	N	O	■	■	V	A
11	D	T	■	B	U	I	S	■	A	M	E	N	U	I	S	E	S
12	D	■	O	R	I	G	A	M	I	■	C	■	C	L	E	■	P
13	E	C	R	I	N	S	■	A	R	L	E	S	I	E	N	N	E
14	G	O	D	O	T	■	E	T	O	I	L	E	R	■	■	O	R
15	R	I	O	■	E	T	■	E	U	E	■	M	A	R	A	U	D
16	U	N	■	A	R	E	C	■	A	N	S	E	■	D	I	E	U
17	E	■	C	H	A	R	B	O	N	S	A	R	D	E	N	T	S

Suite de la page 14

finalement souhaité (du moment qu'on puisse évoquer les imbéciles qui pensent différemment), ici on le fuira comme la peste. On se gardera donc bien d'être d'accord avec l'autre, quoi qu'il puisse dire, et si par malheur on l'est, on s'en consolera en le poussant dans ses derniers retranchements, secouant le prunier des arguments jusqu'à être entièrement recouverts de prunes et de feuillage. Alors que précédemment, il s'agissait de citer des génies qui pensent comme soi-même ou des imbéciles qui pensent comme l'autre, on ne citera ici que des génies qui ne pensent comme personne. Enfin, non seulement faire mine de donner raison à l'autre sans lui avoir opposé toutes les contradictions possibles et imaginables serait un manque de tact impensable, mais encore, raffinement suprême, on ne se donnera raison à soi-même qu'à contre-cœur, parce qu'il faut bien suspendre le débat le temps de faire autre chose. Car évidemment un tel débat ne saurait être que suspendu, jamais clos, surtout dans le cas d'une étude, où la tradition veut qu'on conclue en se mettant d'accord. Et pour se réconforter de l'interruption, restera la certitude que même si on s'est trouvé d'accord sur les grandes lignes, beaucoup de points de détails et de nuances distinguent la position de l'un de la position de l'autre.

La troisième attitude, qui tente de tirer la leçon de ce qui précède, est la fameuse (et redoutable) tactique dite du « ptet ben qu'oui, ptet ben que non », plus répandue dans sa variante du « ça dépend ». Il vous est sans doute arrivé de rencontrer quelqu'un de la première catégorie, d'avoir bataillé contre une forteresse inexpugnable d'arguments et de contre arguments, et peut-être vous avez pensé à ce moment-là, qu'avec ces gens-là, c'est difficile de défendre son point de vue. Mais face à un interlocuteur Normand vous réalisez que « difficile », ça appartient encore au domaine du possible. Là le poisson est noyé dans l'œuf dès le départ, car quoi que vous puissiez dire, de toute façon d'un côté ça pourrait être comme ci, mais d'un autre côté ça pourrait être comme ça, donc l'un dans l'autre ça dépend, c'est pas facile tout ça, y a du pour et du contre, y a à boire et à manger, alors bon c'est selon. Tout de suite on entre dans une autre dimension. Ce n'est plus du débat d'idées, c'est de la mécanique quantique. Parce que bon, le débat d'idées, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qu'on vient de voir :

- variante n° 1, vous émettez une opinion, l'autre vous dit « oui », vous êtes content, l'autre aussi, et vous vous confortez mutuellement dans ce que vous pensez. Généralement en évoquant ceux qui ne sont pas d'accord avec vous, parce que la meilleure façon de prouver qu'on a raison c'est quand même de démontrer que les autres ont tort. Ou alors l'autre vous dit « non », vous n'êtes pas content, l'autre non plus, vous vous confortez chacun de votre côté dans ce que vous pensez, là aussi en démontrant à l'autre qu'il a tort. Et généralement en évoquant ceux qui sont d'accord avec vous, parce que la meilleure façon de prouver qu'on a raison c'est quand même de démontrer que les autres sont d'accord avec vous.
- Variante n° 2, vous émettez une opinion, l'autre ne vous dira jamais « oui », il ne manquerait plus que ça, il vous dit donc « non », vous êtes content, l'autre aussi, vous lui dites « pourquoi », il vous dit « comment », vous lui dites « A+B », il vous dit « divisé par Z », vous lui dites « ? », il vous dit « ? », quatre heures plus tard vous avez parcouru une quinzaine de sujets, aux termes desquels vous retombez miraculeusement sur le sujet initial, sur lequel vous n'êtes donc toujours pas fixés, vous n'êtes pas d'accord, l'autre non plus, vous êtes très content, l'autre aussi.

Mais là, l'autre vous dit « ptet ben qu'oui, ptet ben que non ». Qu'est-ce que vous voulez faire avec ça. Il pourrait au moins aller jusqu'à dire « peut-être ». Déjà ça ferait moins péquenaud que « ptet ». Et surtout, « peut-être » ça veut dire « oui », tout le monde sait ça. Il suffit de voir la vitesse à laquelle un interlocuteur s'engouffre dans la brèche ouverte par un « peut-être ». C'est un truc du cerveau. Vous

savez que c'est le cerveau qui forme une image du monde extérieur, en traitant toutes les informations qui lui parviennent par les cinq sens. C'est un phénomène exploité en dessin par exemple, on peut suggérer des formes en quelques traits, rendre des perspectives sur du plat, parce qu'on sait que le cerveau va compléter automatiquement ce qui manque, et interpréter ce qu'il voit, au lieu de juste le voir. De la même manière, quand quelqu'un prononce le mot « peut-être », le cerveau traduit et vous entendez « oui, sûrement ». C'est une illusion d'écoute. C'est comme les illusions d'optique, ça le fait à tout le monde. Se contenter de voir et d'entendre, au lieu d'*interpréter*, est une des choses les plus difficiles qui soient. Parce que justement, le cerveau est programmé pour interpréter.

On croit par ailleurs – à tort – que la puissance de la pensée provient de la rapidité du cerveau, ce qu'illustre bien l'expression « avoir l'esprit vif ». En gros, plus le cerveau serait rapide, plus la personne serait intelligente. Il n'en est rien. En fait, c'est tout le contraire : la performance intellectuelle dépend de la capacité à *freiner* la pensée. Autrement dit, la seule chose qui doit être vraiment rapide, dans la pensée, c'est le réflexe de la ralentir. Il suffit d'ailleurs de voir ce qui se passe sur la route pour s'en convaincre : l'automobiliste qui roule à une vitesse raisonnable et réagit au quart de tour est un bon conducteur, celui qui fonce à tombeau ouvert et a des réflexes de mollusque est un danger public. Or, ce que tout le monde comprend aisément dans la conduite (sans forcément le mettre en pratique, mais c'est une autre question), très peu de gens en ont conscience dans la pensée (pour ne rien dire de l'application). Et c'est ainsi que le lot commun du cerveau standard, est de foncer comme un bolide sur des interprétations erronées, et de sauter la tête la première sur des conclusions hâtives. Car le cerveau, qu'il soit médiocre, moyen, ou exceptionnel, et quoi qu'il arrive, *interprètera*, puisqu'il est fait pour ça. Mais faute d'être arrêté dans sa course (au dernier mot), il interprètera en fonction de ce que vous croyez, ou de ce qui vous arrange, au lieu d'interpréter en fonction de ce qui se passe effectivement.

Et c'est là qu'un bon « ça dépend » met le holà. Le cerveau devient incapable de répondre à la seule question qui importe vraiment, à savoir est-ce que votre interlocuteur, à travers ces deux mots, vous donne raison ou non. Et le voilà bloqué dans son interprétation, tel un tambourin devant une partition de piano. Résultat, non seulement vous en êtes réduits à entendre ce que l'autre a vraiment dit, mais en plus il s'avère que vous avez du mal à faire la différence entre ce qu'il a dit, et rien. Vous saviez peut-être que les Normands n'étaient pas très bavards, maintenant vous savez pourquoi. Il faut être un sportif de l'extrême pour essayer d'avoir une conversation dans ces conditions[2]. De même vous comprenez mieux – je le signale au passage parce que j'aime retomber sur mes pattes – ce qu'endure le Normand moyen, en compagnie d'autres Normands moyens, dans une salle d'attente.

Quand dans un sondage vous avez 3 % de « ne se prononce pas », c'est que 3 % des sondés étaient des Normands. Mais ce n'est pas forcément parce qu'ils ne savent pas quoi dire. C'est juste que si on opte pour une alternative, ça revient généralement à éliminer l'autre, or parfois ça peut être l'autre alternative qui est vraie, parce que bon vous comprenez, ça dépend, suivant les cas c'est selon.

Normalement un choix ça consiste à *éliminer*, mais le Normand lui, il choisit de ne rien éliminer, parce qu'on sait jamais, ça peut servir. Une personne à qui on offre un chaton est tout au plus contente, seul un Normand sera vraiment comblé : il a maintenant trouvé un usage pour la ficelle et le bouton de culotte cassé qu'il conserve depuis quinze ans dans le tiroir de la cuisine. Par exemple dans ma ville, on gardé un vieux château du XI^e^ siècle. Il est un peu usé maintenant mais on s'en sert encore. Alors vous allez me dire, mais les Anglais n'envahissent plus la Normandie ! Bien sûr. Vous croyez qu'ils ne savent pas qu'on a gardé le château ? Dans le reste du monde, les archéologues sont obligés de creuser

2 Alors quand on est à la fois Normand *et* Juif, la moindre discussion prend rapidement des allures de performance olympique.

pour trouver des vestiges. En Normandie il suffit de monter dans des greniers. Mais on n'en entend pas parler, parce qu'un Normand va dans son grenier dans l'idée de le remplir plutôt que de le vider.

Le Normand conserve donc tout ce qui bouge, de sorte que ça ne bouge plus, dans l'idée que ça peut servir. Un jour. Mais de préférence pas aujourd'hui, pour pas que ça s'use. Il est étonnant que la société de consommation ait pris en Normandie, terre où les gens partagent avec les vaches un goût prononcé pour la contemplation. Une possession est là, qui *peut* servir. Et, merveille des merveilles, aussi longtemps qu'on ne s'en sert pas, on peut dire « peut-être qu'on va s'en servir, peut-être qu'on ne va pas s'en servir ». Le champ des possibles s'offre

à la rumination. Mais si on a le malheur de s'en servir, c'en est fini du principe d'incertitude, on a éliminé une option !

C'est avec la même économie que le Normand parle, autrement dit qu'il se tait. Voyez-vous, les mots, aussi longtemps qu'ils sont sagement rangés dans leur étui, ne s'abîment pas, leurs jolies boucles ne s'oxydent pas au contact de l'air. Et surtout, tant qu'ils ne sont pas employés dans un contexte particulier, sur un certain ton et avec une certaine intention, par une personne précise, ils peuvent signifier plein de choses. Alors qu'une fois prononcés, c'est fini, ils n'ont plus qu'un sens, un seul. Malheureusement, votre interlocuteur se débrouille pour leur en attribuer un autre, souvent exactement le contraire. Et c'est ainsi que les mots, qu'hier encore, plongé dans le dico, vous preniez plaisir à observer dans leur milieu naturel, tels des agneaux à la pâture, se font bouffer tout crus par un interlocuteur avide de conclusions hâtives. Vous aurez beau protester que ce n'est pas ce que vous avez voulu dire, on ne vous croira pas. Comme si ça ne suffisait pas d'avoir du utiliser, pour un usage unique, un mot qui pouvait signifier plein de choses, il faut donc encore que ce sacrifice soit vain – pire : qu'il se retourne contre vous.

C'est sans doute du côté de ces réflexions amères et désabusées, qu'il faut chercher l'origine d'une quatrième attitude possible sur le terrain problématique des opinions : la fameuse technique du « ah bah oui c'est sûr ». Ici nous ne sommes plus dans le débat d'idées, où vous laissez votre adversaire – car dès lors que les opinions s'en mêlent on n'est plus face à un interlocuteur, mais contre un adversaire – se débattre dans le jeu du ni oui ni non (parce que bon, c'est selon) ; ni dans le combat d'idées, où chacun se laisserait, comme on dit, tuer sur place plutôt que de revenir sur ses positions (ou plutôt que de ne pas les questionner, dans le cas de la variante n° 2) – attitude qui serait noble pour défendre une grande cause, ce qu'on observe rarement, mais laisse perplexe lorsqu'elle s'applique au sujet d'une décision d'arbitre ou d'un héritage, ce qui constitue le cas le plus fréquent.

Laissant donc derrière nous les débats (s'enliser, pour la variante n° 1 ; s'enrouler, pour la variante n° 2) et les combats (faire rage), nous voici dans le « ah bah » d'idées. Le principe en est simple : on injecte à intervalles réguliers dans le discours de l'interlocuteur des « ah bah… », des « bah oui », ou encore des « bah ça ! », tandis que ses propos vous glissent dessus comme l'eau sur un canard. Assorti de sa panoplie d'intonations diverses et variées, ce monosyllabe peut servir pour toute une conversation.

L'objectif de ce procédé étant d'avoir la paix, son succès dépend de deux facteurs. D'une part, si l'on évitera toujours à tout prix de contredire, on prendra également soin de ne pas acquiescer avec trop d'enthousiasme, ce qui serait perçu comme un

photo Frédéric Vouille

encouragement, et risquerait de faire de vous un « toi au moins tu me comprends ! », autrement dit une cible de premier choix pour tous les incompris en mal d'audience – ce qui serait certainement faire preuve d'abnégation, mais c'est précisément l'inverse du but de la manœuvre. D'autre part, on devra fuir comme la peste les gens qui n'aiment pas qu'on leur dise « oui oui », et tiennent au contraire à savoir ce que vous pensez vraiment. Bien sûr, dans la mesure où s'exprimer est avant tout un acte de liberté, on pourrait croire qu'on a aussi le droit de se taire sans encourir les foudres de ses semblables. Mais encore une fois, s'agissant de rapports humains, il faut résister à la tentation d'être rationnel. Le fait qu'il soit absurde d'obliger quelqu'un à s'exprimer librement n'a jamais découragé personne.

Naturellement, en France, où l'on vous tire les vers du nez dans l'espoir que vous n'allez pas être d'accord et qu'on va pouvoir vous dire votre fait, une telle attitude est tout à fait rédhibitoire, et contraint celui qui l'adopte à la réclusion sociale. Ne parlons même pas du contexte parisien, où elle ne peut tout simplement pas survivre. Elle a malgré tout trouvé refuge en Normandie. Ce n'est pas que le Normand n'ait pas le goût de la polémique, mais il se trouve qu'il est aussi fréquemment frappé de taciturnisme, lequel offre un terreau favorable à la « bah attitude ». Le taciturnisme, qu'on ne doit pas confondre avec le saturnisme, qui consiste à avoir du plomb dans le corps, ni avec le truisme, qui met du plomb dans la cervelle, consiste à avoir du plomb sur la langue. Si mes concitoyens (et par là j'entends également les autres Français, à l'exception peut-être du sud) prennent plaisir à côtoyer leurs proches, et à saluer leurs connaissances dans la rue, il ne leur viendrait jamais à l'esprit d'adresser la parole à un inconnu. Certains vont même jusqu'à ne pas répondre quand on les aborde. Je le sais ça m'est arrivé. Je suis pourtant, sans vouloir me vanter, une créature charmante et fort civile. Mais certaines personnes semblent penser que si elles vous donnent l'heure, ou simplement trahissent par le moindre signe qu'elles se sont aperçu de votre présence, elle vont être foudroyées sur place.

D'où les magazines dans les salles d'attente. Ca donne une contenance, et en plus comme ça on n'a pas à regarder les autres. Pour ne rien dire de se parler. Le seul problème c'est les chaises. Elles ne sont pas dans le bon sens. On serait quand même plus à l'aise en se tournant le dos. D'ailleurs ils ont fait la même erreur dans le métro. Les gens sont face à face, et chacune de ces faces reflète à l'infini un commun refus d'entrer en contact les uns avec les autres. Le pire étant que ce contact se produit malgré tout, au sens propre, ce qui ne fait qu'aggraver l'épreuve. Dans ce lieu où l'enjeu majeur est de remonter à fond toutes les fermetures éclair de sa bulle individuelle, arrive la fatidique heure de pointe, et avec elle une injection massive de bulles fermées à bloc, qui s'agglutinent les unes contre les autres, telles des globules prêts à éclater. Dans ces conditions, ça ne servirait à rien de se mettre des lunettes en mousse comme celles

qu'ils donnent dans les avions. Ne serait-ce qu'à cause des odeurs, lesquelles ne partagent nullement notre individualisme.

Tout cela pour dire (mais j'ai un peu digressé) que je n'ai pas non plus adressé la parole à l'homme à la casquette (vous vous souvenez, celui du début du texte). À l'instar des gens qui ont gardé l'heure pour eux, et qui ne m'ont pas indiqué mon chemin, j'ai craint sans doute qu'en desserrant les lèvres, le ciel ne me tombât sur la tête. Il est donc retombé sur sa tête à lui.

Comme quoi en France, même Dieu n'est pas heureux tous les jours.

Angélique Desprez

Photo F. Courtaux

En attente de réponse

Cinq questions en attente de réponse…

L'attente du pire est-elle plus douloureuse que le pire ?
L'attente du mieux est-elle plus joyeuse que le mieux ?
L'attente de la mort marque-t-elle des moments de la vie ?
L'attente de devenir quelqu'un de meilleur dépend-elle des autres ?
L'attente de rien conduit-elle au bonheur ou au malheur ?

Francis Pacherie

Sculpture Dune Dumas. Photo D.R.

En attendant ma Lada

Dans les années 80, le délai d'attente pour obtenir une voiture en Union Soviétique se comptait en années. Et en plus, il fallait payer intégralement le véhicule à la commande, et en espèces.

Un brave moujik se présente donc en 1982, le 23 avril, à 10h15 du matin, au bureau des ventes pour commander, et payer, sa Lada. Après avoir compté les billets, le fonctionnaire lui annonce qu'il pourra venir chercher sa voiture le 18 mai 1997 à la concession dont il dépend.

Le moujik lui demande alors s'il doit venir le matin, ou l'après-midi.

Croyant à un mauvais esprit contestataire, le fonctionnaire hausse le ton et lui demande s'il ne se moque pas de lui, et par là-même du système soviétique.

Très sérieusement, ce dernier lui répond qu'il ne se moque pas du tout, mais qu'il a besoin de savoir l'heure car il attend le plombier à la même date pour la fuite importante qu'il a signalée il y a maintenant six mois.

Jean-Marc Baggio

prochain thème :
“Esprit et cuisine”

envoi des articles :
mag@mensa.fr
avant le 15 septembre